

VIRGILE,

PAR

M. NAUDET.

VIRGILE (PUBLIUS VIRGILIUS ou VERGILIUS* MARO). Un viateur (messager des magistrats) possédait, sur les bords du Mincio, près de Mantoue, au village d'Andès, un petit bien; il le fit valoir par les soins d'un honnête fermier, nommé Maron, dont il fut si content qu'il lui donna sa fille en mariage. Quelques spéculations industrielles du gendre augmentèrent le patrimoine, pauvre encore, mais qui suffisait à soutenir la dignité d'un humble citoyen romain. De cette union naquit, l'an 684 de Rome (av. J.-C. 70), l'enfant qui devait être le prince des poètes latins. S'il fut doué en naissant de toutes les qualités qui composent le génie du poète, il faut reconnaître que toutes les circonstances de temps, de lieu, d'éducation, concoururent pour en favoriser chez lui le développement. Depuis ses premiers ans jusqu'à son adolescence, il reçut les suaves et pures impressions de la nature champêtre, d'une vie simple et vertueuse; et l'on put dire, dans la suite, qu'il décrivait de réminiscence les pénates de l'antique laboureur** et le séjour du bon Évandré***. Sans doute les querelles sanglantes du forum, les conjurations et les combats des ambitieux, retentissaient jusque dans cette paisible demeure, non pas toutefois assez pour la troubler, mais seulement comme l'orage lointain, qui

fait que l'on goûte plus délicieusement le calme du foyer domestique, en se prenant de pitié pour ceux que menace le naufrage. Lorsqu'il revêtit la robe virile, les mêmes consuls, Pompée et Crassus, qui avaient marqué l'époque de sa naissance, marquèrent encore cette année (699-55), qui serait aussi celle de la mort du poète Lucrèce, si l'on en croyait le Pseudo-Donat, contredit par la chronique de S. Jérôme. En ce temps, la langue oratoire, celle même de la conversation, et les formes de la versification à la fois s'étaient polies, enrichies par le commerce des Grecs. Quinze ans plus tard, à toutes les extrémités des malheurs publics et privés devaient succéder, dans les jours brillants de sa jeunesse, l'ordre et la prospérité d'une administration sage et ferme. Après les émotions terribles qui fécondaient les esprits en les agitant, ils allaient se reposer, non pas dans une molle apathie qui les eût frappés de stérilité, mais dans cette sécurité animée qui leur donnerait, avec l'émulation, toute la liberté de se produire en présence des spectacles de la paix et de la puissance du peuple-roi, *populum late regem*.

Le bon agriculteur devina-t-il le talent de son fils, ou était-il averti par un songe de sa femme et par la croissance miraculeuse du rameau planté, selon la coutume, au lieu même où le nouveau-né était sorti du sein maternel, auprès d'une vigne? Ces pronostics-là ne se remarquent d'ordinaire et ne se comprennent, qu'après que les hommes supérieurs

(*) On disait l'un et l'autre indifféremment, comme *Virgilii* et *Vergilii*, *Virginii* et *Vergini*, *viget* et *veget*.

(**) *Georg.*, II, 513-40.

(***) *Enéid.*, VIII, 306-69.



ont rempli leur destinée. Quoi qu'il en soit, Virgile, ainsi qu'Horace*, n'aurait pas pu demander à un père patricien une instruction plus brillante, surtout plus variée et plus solide. C'est qu'elle devait être pour lui, non pas l'ornement d'une grande fortune et d'un grand nom, mais un moyen de se faire et nom et fortune, ou tout au moins une ressource, une protection dans des temps de calamités. Il fut élevé jusqu'à sept ans à Crémone; plus tard, il fréquenta les écoles de Milan, la célèbre métropole des colonies cisalpines, puis les écoles de Naples, l'Athènes de l'Italie méridionale. C'est ainsi qu'il amassa cette nourriture qui aida si fortement à la croissance de son génie, et par laquelle il devint, de même qu'Homère, le plus savant homme de son temps pour en être le plus bel écrivain. La nation la plus poétique du monde, les Grecs sentaient bien la nécessité de cette alliance du savoir avec l'imagination, quand ils appelaient les poètes les savants, σοφοί. Virgile embrassa tous les genres d'études, lettres latines et grecques, monuments historiques et mythologiques de la Grèce et de la vieille Ausonie, mathématiques et astronomie, lois civiles et religieuses, sans perdre les idées et le goût des pratiques agricoles gravés dans sa mémoire par les habitudes d'enfance en traits ineffaçables. Les esprits les plus précoces ne sont pas toujours ceux qui vont le plus haut et le plus loin. Il approchait de sa 25^e année, qu'il n'avait produit encore que de faibles et obscurs essais**. On pourra, nonobstant l'assertion de Scaliger, contester avec toute raison l'authenticité des petits poèmes qui s'imprimaient vulgairement à la suite des œuvres complètes; mais les titres***, pour la plupart du moins, rappellent des pièces dont il fut certainement l'auteur; quoi qu'il s'en trouve plusieurs que la décence interdit de nommer, et qui démentiraient étrangement le surnom virginal, *Parthenias*, qu'on lui avait donné à cause de sa pudeur, si toutefois il ne

lui venait pas de son grand attachement pour son maître Parthenius. Pline le jeune nous autorise d'ailleurs à soupçonner que Virgile s'était permis quelques licences de ce genre*.

Les productions légitimes, dont ces misérables suppositions ont usurpé les titres, avaient bien quelque prix, puisqu'au temps de Martial quelques-unes encore étaient jugées dignes d'être envoyées en cadeau à des amis**. Mais jusque-là, Virgile n'avait pu donner aux autres, ni concevoir lui-même, qu'un sentiment confus et très imparfait de la vertu de son intelligence. Ce fut l'imitation de Théocrite, qui en fit luire le premier rayon à tous les yeux; imitation vers laquelle il était naturellement porté par les souvenirs du toit paternel. Il commença par des copies partielles et habilement ajustées ensemble de plusieurs tableaux du Sicilien; espèces de pastiches admirables, où le copiste s'égalait presque aux grâces naïves de son modèle par une finesse plus exquise du dessin, par une expression plus élégante et plus tendre des figures***. Fut-il connu déjà de Jules César, selon la conjecture tirée d'une églogue, *Amavit nos quoque Daphnis?* fut-il salué, dès l'an 709 ou 710, par le peuple romain et par Cicéron, au théâtre? Pures inventions d'un commentateur et des grammairiens du moyen-âge. Comment Pollion, deux ou trois ans après, aurait-il eu besoin de le faire connaître à Mécène, et de le présenter, de concert avec Mécène, à César Octavien?

Cependant ce genre de poésie ne suffisait point à soutenir, ni surtout à contenir son génie. Et d'ailleurs, la pastorale pure était-elle longtemps possible à l'habitant d'un municpe romain et, pour ainsi dire, de la banlieue de Rome? Quand la muse sait, et confesse presque en rougissant, qu'elle est rustique****, elle a donc connaissance d'une certaine urbanité de mœurs. Que devient cet innocent et surnaturel enchantement d'une pauvreté sans besoins, d'une vie de bergers

(*) *Sat. I, 6, 71-89.*

(**) *Stuce, Silv., II, 7, 74.*

(***) *Culex, Ciris, Copa, Moretum, Catalecta, Enigmata, Pr...*

(*) *Lettres, V, 3.*

(**) *Epigr. XIV, 185.*

(***) *Eglog. II et III.*

(****) *Egl. VI, 2, et III, 84.*

sans rudesse comme sans labeur ? Pour Théocrite, qui avait passé, il est vrai, par la cour des rois d'Égypte et de Syracuse, mais qui voyait toujours les campagnes fortunées de la Sicile, il y avait dans les chants bucoliques une réalité embellie, mais encore une réalité. Pour l'habitant de l'Italie en proie aux guerres civiles, ce ne pouvait être qu'un monde fantastique, une forme littéraire. Aussi, lisez les églogues de Virgile : excepté les délicieuses études d'après les idylles grecques, ses bergers, ses dieux, ses nymphes ne sont que les interprètes de ses malheurs et de sa reconnaissance, des fêtes, des gloires, de la politique, des amours de ses illustres amis. L'intérêt principal en apparence n'est véritablement que secondaire : déguisement spirituel et délicat, mais toujours déguisement. L'intérêt dominant est celui qui se cache sous le voile de ces prosopopées, et qui appartient à un autre ordre d'idées plus positif et plus sérieux. Il se cache autant qu'il faut seulement pour conserver la vraisemblance du spectacle, en se gardant bien de n'être pas aperçu. Dans cette duplicité transparente et mobile de l'allégorie, l'illusion des peintures idéales, quelle que soit la magie du coloris, s'affaiblit et court risque de s'évanouir auprès des graves émotions de la vérité.

Virgile dut à ses vers un succès plus cher à son cœur que les applaudissements et les louanges ; il rendit à son père le champ d'où l'invasion militaire l'avait chassé ; il protégea ses concitoyens contre les édits de spoliation. Mais il avait failli périr lui-même, lorsqu'il vint, la première fois, réclamer, avec l'autorisation du triumvir, sa maison dont un centurion s'était emparé. L'injuste détenteur le poursuivit l'épée à la main, et l'aurait tué infailliblement, s'il ne s'était dérobé par la fuite. On ne peut s'empêcher de frémir, en pensant que le fer d'un brutal soldat fut près de ravir au monde cette source de divine poésie. C'était à peu près la même année (714-715) que Virgile ajoutait au mérite de ses ouvrages l'honneur d'un noble caractère, en refusant la dépouille des proscrits, que lui

offrait Octave, et en procurant à Horace la protection de Mécène.

Après les *Bucoliques*, il prit possession d'un terrain plus ferme, plus étendu, plus fertile : il commença les *Géorgiques*, qui lui coûtèrent sept ans de travail (717-724). Est-ce, comme on l'a conté, Mécène qui, dans un dessein de politique et de pacification, en suggéra l'idée à Virgile presque d'autorité, *jussu Mæcenatis* ? Il n'y a que les poèmes médiocres qui se commandent. Celui de Virgile n'a pu naître que d'une inspiration spontanée, qu'éveillèrent ses prédilections pour le séjour des campagnes, pour les joies des laboureurs, et peut-être la renommée plutôt que l'exemple d'Hésiode (*Ascraeumque cano romana per oppida carmen*). On a critiqué la composition des *Géorgiques*. Nous avouons que nous ne sommes ni juges très sévères, ni admirateurs enthousiastes des plans de poèmes didactiques. Pourvu que l'auteur ne tourmente ni n'embrouille point la matière, nous sommes tout prêts à recevoir ses préceptes dans l'ordre où il voudra les exposer, s'il ne cesse point de nous plaire et de nous attacher par le charme de la description et des objets qu'il y entremêle, plus que par l'importance graduée des enseignements. Et d'ailleurs, après la culture des céréales, celle des arbres et de la vigne, puis l'éducation des troupeaux, enfin le soin des abeilles, une telle succession ne nous semble pas si mauvaise, et nous ne croyons pas qu'il soit juste de faire un reproche de stérilité au IV^e livre des *Géorgiques*. L'histoire de ces petites républiques qui vivent dans les ruches, histoire si féconde en merveilles d'industrie, en traits de courage, en catastrophes de guerre, laisse-t-elle un moment le lecteur froid et insensible ? C'est toute une Iliade en miniature, *in tenui labor, at tenuis non gloria*. Et quel couronnement pour un poème, que le récit d'Aristée, dont la beauté cependant aurait coûté trop cher au poète, si l'on pouvait croire qu'il eût substitué cet épisode aux louanges de Gallus après la disgrâce ! Comment se serait-il déshonoré par une lâcheté inutile ? Car le passage supprimé n'aurait pas manqué d'être le plus recherché des lecteurs.

Nul ne fut moins empressé ni moins habile courtisan. Par bonheur il se rencontra dans ce temps, auprès du pouvoir, quelques amis des lettres, littérateurs eux-mêmes, Pollion, Mécène, et ce même Galus, dont Virgile n'a point renié l'amitié. Leur sollicitude généreuse et l'éclat de sa renommée le dispensèrent des soins qui pouvaient conduire à la richesse; car il serait resté pauvre. On ne savait ce qu'on devait priser le plus en lui, de l'élévation de son génie, ou de l'ingénuité de son âme. Simple dans ses manières, quelquefois jusqu'à la gaucherie et à la rudesse, poussant la négligence de la parure jusqu'au désordre, il apprêtait souvent à rire aux gens accoutumés à considérer l'habit plus que l'homme. Son teint basané, sa haute taille sans distinction et sans élégance, sa conversation dépourvue d'agrément et de légèreté ne le recommandaient point au premier abord. Mais il se faisait chérir de tous ceux qui avaient commerce avec lui; car il pratiquait la maxime qu'il se plaisait à redire: « Tout est commun entre amis. » Ainsi sa bibliothèque, qui était fort belle, appartenait, de même que ses autres biens, à qui en avait un besoin légitime. Sans jalousie pour le talent d'autrui, sans orgueil pour lui-même, il cultiva la poésie avec un amour religieux et timide, comme un don sacré, qu'il aurait craint de profaner par une production facile et téméraire. Aussi cherchait-il plus la solitude et la retraite que les palais de Rome; il se plaisait dans les champs de la Sicile et de la Campanie, et quand il lui arrivait de venir à la ville, il fuyait les témoignages de l'admiration publique, et courait se cacher dans la première maison connue qu'il rencontrait, dès qu'il voyait les yeux se tourner de son côté, et qu'il entendait dire autour de lui: « C'est lui, c'est Virgile! » Mais cette pudeur craintive n'était pas de la faiblesse; et, quoiqu'il ait exagéré dans ses écrits l'expression de la reconnaissance jusqu'à l'idolâtrie, il se montrait indépendant, sans complaisance dans ses habitudes avec l'empereur. Nulle instance ne pouvait le distraire de ses travaux ni hâter prématurément ses publications*. La délicatesse de ses scrupules augmenta encore depuis

(*) Macrob., Sat. I, 24.

qu'il eut pénétré dans le sanctuaire de l'épopée. Il respectait trop la nature, l'objet, la destinée de son œuvre pour la livrer imparfaite aux regards et aux jugements des hommes.

Dès longtemps, avant l'âge de la maturité, les germes de l'épopée fermentaient, s'agitaient dans sa pensée et s'étaient même échappés quelquefois en essais infructueux, en promesses flatteuses et vaines, tantôt l'antique royaume d'Albe*, tantôt les exploits de César Octavien**. Heureusement son goût et son grand sens, ou, comme il l'appelle, son Apollon l'avait averti qu'il s'engageait dans de fausses routes***. En effet, aux chroniques des Aurunces et des Osques manquait la grandeur et l'éclat, et aux guerres civiles cette perspective prolongée qui se prête seule aux fantaisies de l'idéal et du merveilleux. Et cependant il sentait que la poésie épique ne peut avoir de vie et de durée que si elle sort, pour ainsi dire, des entrailles du pays, et prend sa substance dans un sentiment intime, universel de nationalité ou de religion, mais à condition aussi de se reculer dans une antiquité où les objets s'agrandissent jusqu'au contact avec la nature divine. Lorsqu'il eut conçu l'idée d'identifier et d'unir ensemble le Jupiter du Capitole avec le Jupiter homérique, de fondre les légendes naïves du Latium dans la brillante mythologie des Hellènes, et d'envelopper des splendeurs de l'apothéose les origines de Rome en remontant au delà du berceau de Romulus, au delà des rois Albains, jusqu'au fils de Vénus et d'Anchise, alors il put se flatter que cette région pure et sublime de poésie héroïque, objet de ses rêveries enthousiastes, vers laquelle il aspirait depuis sa jeunesse, et qui lui avait échappé tant de fois, il l'avait enfin trouvée, *Italiam, Italiam!* l'Énéide naissait.

Il faudrait des livres entiers pour récapituler seulement les éloges et les critiques de l'Énéide, et pour examiner tant de beautés, et aussi quelques défauts. Nous n'avons que la mesure de quelques

(*) Voir la biographie du Pseudo-Donat, cap. 8; Servius, comm. sur l'égl. 6, v. 3.

(**) *Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas Cæsaris.*

(***) Ecl. VI, 3.

lignes; contentons-nous de saisir des aperçus, *summa sequar fastigia*.

Les six premiers livres, a-t-on dit, rappellent l'Odyssée, comme les six derniers l'Iliade, sans avoir ni la puissante énergie de la seconde, ni la simplicité attachante de la première; double copie sur un tissu moins uni, avec un nœud moins serré. Mais si l'on compte les sensations, les émotions éprouvées, qu'on nous dise, après avoir contemplé la tempête de Sicile et l'arrivée des Troyens aux bords d'Afrique (ch. I), le désastre d'Ilium (II), les adieux à la terre natale et la rencontre de la veuve d'Hector (III), les amours et la mort de Didon (IV), les spectacles des jeux funèbres d'Anchise (V), les demeures du Tartare et de l'Élysée, si remplies d'épouvantes et d'enchantements et d'une si haute moralité (VI), le songe de Turnus et la guerre allumée par Tisiphone (VII), l'hospitalité d'Évandre et le bouclier prophétique de Vulcain (VIII), le dévouement de Nisus et d'Euryale et le deuil maternel (IX), le conseil de l'Olympe, la mort de Pallas et l'héroïsme filial de Lausus (X), la querelle de Turnus et de Drancès et le trépas de Camille (XI), enfin le dernier jugement du sort de l'Italie avec le combat d'Énée et de Turnus (XII), tant de scènes diverses attachées à cette lutte obstinée de Junon contre les destins, de Carthage naissante contre Rome future, quel poème excite un intérêt plus grand, plus soutenu? Il ne faut pas juger l'*Énéide* seulement comme la production d'un art savant et agréable; c'était quelque chose d'un ordre plus élevé, c'était un poème national, un poème sacré pour les Romains. Ce qu'elle a pu perdre en unité, en entraînement pour la fable dramatique, elle le regagne ainsi par un autre genre d'intérêt plus vivace et plus profond. Il n'y a pas une époque célèbre, presque pas un nom illustre marquant un de ces moments décisifs dans la vie du peuple romain, depuis la postérité Albaine d'Énée et d'Iule jusqu'au terrible fondateur de la liberté républicaine, depuis l'anéantissement des liges étrusque, latine, samnite jusqu'aux guerres puniques, depuis la ruine de Carthage jusqu'à l'avènement des Césars, qui ne

soit inscrit ou rappelé par allusion dans ce panthéon éclatant du cerveau de Virgile. Il est vrai que ces préoccupations historiques traversant de moment en moment les fictions de la poésie, cette double vue d'horizons si différents*, ces narrations d'avant-scène et ces révélations d'avenir entre lesquelles marche continuellement l'action, peuvent la ralentir souvent, l'éclipser quelquefois; en sorte qu'à considérer l'effet de l'ensemble, l'intérêt réfléchi tend à prédominer sur l'intérêt immédiat, et que les Romains, quoique retirés dans des régions lointaines et vaporeuses, ravissent trop au peuple troyen l'attention et l'amour du lecteur. Que ce soit là le défaut et aussi la beauté de cet admirable ouvrage. Mais qu'on veuille en faire une machine politique, concertée, fabriquée par un esprit de flatterie pour couronner d'une auréole de légitimité l'ambition d'un usurpateur, c'est ce que dément l'âme qui anime toute la composition. Les élans d'une amitié reconnaissante ont pu s'associer aux publiques adorations pour celui que le sénat avait proclamé Auguste; les servilités vénales du courtisan n'ont point corrompu le cœur, les inspirations du citoyen.

Des censeurs ont trouvé mauvais qu'il ait motivé les incidents de sa fable par l'intervention des divinités qui n'étaient, pour les Romains, déjà bien avant Lucrèce, que des noms sans foi, sans réalité. Ils oubliaient que le merveilleux n'est pas moins essentiel que la versification à l'épopée, qui ne se distingue pas autrement de l'histoire et du drame; ils oubliaient encore que la vraisemblance du merveilleux, que la complaisance des lecteurs à se prêter à ce genre d'illusion, est en rapport, non pas avec leurs opinions personnelles, ni avec celles de leurs contemporains, mais avec les superstitions et la crédulité des temps où se passe l'action. La machine épique transportée de l'Iliade dans l'Énéide a subi une grande réforme, et s'est compliquée de ressorts nouveaux. On voit que la gravité romaine et les commencements de la hiérarchie impériale ont discipliné l'Olympe homérique, y ont mis l'ordre, le décorum,

(*) *Arma virumque cano... romanam condere gentem.*

la majesté, peut-être aux dépens de la vivacité de sa participation dans les événements terrestres et des passions qui le commentaient parfois indiscrètement avec les mortels, mais qui trouvaient sympathie, sinon dans la raison, du moins dans l'imagination du lecteur. D'un autre côté, par une contradiction qu'explique facilement l'amour religieux des traditions du pays, les divinités sauvages des sept collines viennent mêler leurs caprices étranges et même un peu puérils aux pompes de cet Olympe agrandi, épuré par la philosophie platonicienne. On s'est plaint aussi, non sans quelque justice, de la multiplicité des oracles conformes sans doute aux vieilles histoires, et fort honorables pour la race d'Énée, mais qui nous rassurent trop avec lui sur l'issue de ses entreprises et de ses dangers. Avouons-le donc, c'est une composition imparfaite, dont les parties sont des chefs-d'œuvre; c'est une imitation, devenue la source la plus féconde de créations poétiques. Depuis qu'elle eut vu le jour, quelles amantes affligées n'ont pas eu des réminiscences de Didon? Combien de fois Andromaque, celle de Virgile, a-t-elle servi de modèle aux poètes et aux peintres? Marfize, et Bradamante, et Clorinde, ces chastes guerrières, ne doivent-elles pas la vie à l'amazone Camille? Toutes les affections les plus tendres de père, de mère, de fils, de frère, d'amitié, de patrie, de compassion pour l'infortune, et, par un contraste saisissant, tous les emportements des âmes cruelles et violentes, qui les a exprimés avec l'accent de la vérité, qu'il n'ait eu Virgile pour maître ou pour émule? Voyez Priam, Evandre, la mère d'Euryale, le vieil Alèthe, Lausus, Pallas, Juturne, le guerrier qui meurt loin d'Argos, et Mézence, ce cœur de fer, vulnérable seulement à la douleur paternelle, et l'impérieuse Amate, et dans Junon cette fierté implacable de haine et de colère. L'effort de la critique moderne, non pas de celle des anciens, s'est porté sur le caractère du héros. Il ne semble pas assez amoureux, ni d'une bravoure assez impétueuse; peu s'en faut que Le Batteux et La Harpe ne l'accusent de n'avoir pas l'âme chevaleres-

que. Mais s'il convenait de montrer, dans le père de la nation romaine, le type du Romain accompli, non pas absolument tel qu'il fut, mais tel qu'on se le figurait et qu'on le préconisait, soumis aux dieux, patient et invincible dans les périls et dans les adversités, sacrifiant tout au devoir, pitoyable aux malheureux et même à l'ennemi humilié, triomphant des autres au prix de se vaincre toujours soi-même, Virgile a rempli parfaitement sa vocation de poète national, il a satisfait les Romains, il satisfait encore les hommes qui savent, à travers les différences de civilisation, se placer à son point de vue. Sous le rapport de l'éthopée vulgaire et de la matière descriptive, les archéologues romains devaient rencontrer dans son poème beaucoup d'anachronismes, d'autant plus répréhensibles, si c'étaient des fautes, qu'elles ont été commises avec connaissance de cause, avec intention. Les ouvrages d'art et d'industrie, les pratiques de la vie sociale et de la vie domestique, les dispositions de la tactique militaire, les cérémonies de la religion, tout y porte l'empreinte d'un âge plus poli et plus cultivé, du siècle d'Auguste. Il nous semble que les contemporains d'Homère, s'ils avaient exercé des recherches pareilles, auraient fait aussi à ses héros le reproche d'être bien changés de ce qu'ils avaient été 400 ans auparavant. Il faut avouer que cette grande rigueur de fidélité historique réduirait la poésie à une sorte d'indigence barbare. Les Romains d'Auguste étaient au même point que les Français de Louis XIV, si ravis, si pleins de la grandeur présente, qu'ils auraient pu s'offenser d'une vérité trop rude, trop loin de leurs habitudes et des besoins de leur esprit. N'observons-nous pas, d'ailleurs, que l'on raffine de plus en plus sur toutes ces curiosités de costume et de couleur locale, à mesure que les facultés éminentes du génie s'affaiblissent et s'appliquent moins heureusement à peindre les caractères et les passions de l'humanité?

Quant au style, que dire qu'on n'ait dit déjà cent fois, de cette correction irréprochable qui ne fait rien perdre au naturel, de cette facilité si heureuse qui allie les plus fines délicatesses de l'art au

charme de la plus naïve sensibilité, de cette féerie de langage qui prend tous les mouvements et toutes les formes, tour à tour grâce exquise, majesté sublime, force imposante? « Savez-vous le latin, madame (écrivait Voltaire à M^{me} Du Deffant*)? Non; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont pauvres, sèches et sans harmonie en comparaison de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres les Grecs et les Romains; nous ne sommes que des violons de village... Ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poètes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. »

Cette *Énéide*, que Voltaire proclame ailleurs** « le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité, » combien elle était loin encore de l'idée que l'auteur s'était formée, et par combien d'études et de méditations il se préparait à l'achever, quand la mort vint le surprendre à l'âge de 51 ans (an de Rome 735, av. J.-C. 19), non sans lui avoir donné dès longtemps de fréquents et tristes avertissements par les douleurs de tête, les affections gutturales et les vomissements de sang dont son extrême sobriété ne put jamais le garantir! Il allait visiter les lieux de la Grèce et de l'Asie, théâtres de son poème, auquel il consacrait quelques années encore, et le reste de sa vie devait s'écouler dans un loisir qui emprunterait à la philosophie sa dignité, à l'amitié ses douceurs. Vains projets! Il rencontra dans Athènes Auguste au retour de l'Orient, et voulut l'accompagner. Une langueur qui l'attei-

gnit subitement à Mégare ne l'arrêta pas. La navigation ayant aggravé son mal, Brindes le reçut défaillant, et là il n'eut que le temps d'instituer héritiers de ses biens Proculus son frère, avec Auguste, Mécène, Tucca et Varius, et de composer l'inscription de sa tombe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc Parthenope, etc..

« Mantoue m'a donné le jour, la Calabre me le ravit, Naples me retient désormais. » Il avait ordonné, par son testament, de brûler l'*Énéide*, dernier trait de modestie aux derniers moments. On sait avec quelle pieuse et éloquente indignation Auguste abolit cette volonté suprême du mort, dont la mémoire fut sacrée pour lui. L'obéissance eût été aussi une trop grande impiété envers les Romains et la postérité.

Nous désespérons de pouvoir ajouter ici, selon l'usage, une notice bibliographique; elle serait ou trop longue ou trop défectueuse. Comment énumérer les éditions d'un livre qui, depuis les écoles des grammairiens romains* jusqu'aux universités modernes, depuis Varius, Properce, Ovide, jusqu'à Racine, à Voltaire, à leurs successeurs nos contemporains, n'a pas cessé de servir de texte aux leçons de l'adolescence et aux lectures des gens de goût et des hommes de lettres? Qu'il nous suffise de citer la première de toutes les éditions (Rome, 1469, chez Sweynheim et Pannartz), la première impression aussi d'un auteur profane de l'antiquité, et de renvoyer, pour la liste des éditeurs, des commentateurs, des traducteurs, aux notices volumineuses imprimées dans les éditions de Deux-Ponts, et dans celles de Heyne (voy.) et de Lemaire.**

(*) Suet., *De ill. gramm.*, 16; Macrob., *Saturn.*, I, 24.

(**) Pour les traductions envers français, voy. DELILLE, TISSOT, etc.

(*) 19 mai 1754.

(**) *Essai sur la poésie épique.*